Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant

du 16 au 28 novembre 2020

Grégoire Courtois

© Justine Latour

Biographie

Né en 1978, Grégoire Courtois est romancier et dramaturge. Il est l'auteur de quatre romans, tous parus au Quartanier : *Les agents*, *Révolution*, *Suréquipée et Les lois du ciel*. Ces deux derniers titres ont été repris en poche par Folio, et *Les lois du ciel* a été publié en anglais chez Coach House Books sous le titre *The Laws of the Skies*, sélectionné par le New York Times parmi les romans d'horreur de 2019, et que l'écrivain américain Brian Evenson a inclus dans sa liste des dix romans les plus terrifiants qu'il ait lus. Grégoire Courtois a fondé en 2013 le festival international du livre Caractères à Auxerre, dont il est le responsable de la programmation. Il vit et travaille à Auxerre, où il tient la librairie indépendante Obliques.

Bibliographie

- *Les Agents*, Le Quartanier, 2020

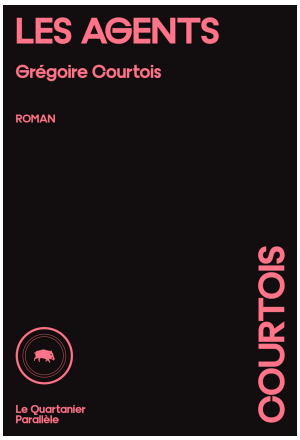
- *Les lois du ciel*, Le Quartanier, 2016 (Folio Policier, 2018)

- *Suréquipée*, Le Quartanier, 2015 (Folio SF, 2017)

- *Révolution*, Le Quartanier, 2011

Présentation des ouvrages

Les Agents, Le Quartanier, 2020



Rivés à leurs écrans, les agents veillent à la bonne marche d'un monde qui tourne sans eux. Dans des box blindés, dans de hautes tours de verre d'un autre siècle, ils travaillent et luttent pour conserver leur poste, buvant du thé, s'achetant des armes. Tous les moyens sont bons. Ruse, stratégie, violence – guerre totale. Parce qu'il y a pire que la mort, pire que la Colonne Rouge. Il y a la rue, où règnent les chats, le chaos, l'inconnu.

Roman dystopique aux accents kafkaïens, dans la lignée du J. G. Ballard de la trilogie de béton et des œuvres obsessionnelles de Philip K. Dick, *Les Agents* raconte un monde où l'aliénation du travail est devenue la loi généralisée et machinique en vertu de laquelle tous s'affrontent pour survivre – où la solidarité est une arme à double tranchant.

Extraits de presse

Article publié sur le média *Le Devoir*, décembre 2019, par Anne-Frédérique Hébert-Dolbec

« De nos jours, l'individu est pour ainsi dire race éteinte. Ce que nous avons, c'est le drame du robot — l'homme de l'âge de la machine, qui fonctionne comme un rouage. »

Ces écrits du romancier et essayiste américain Henri Miller, consignés en 1940 dans le livre *Le monde du sexe*, offrent une telle portée de réflexion qu'ils résument à eux seuls plus de cinq décennies de romans dystopiques — de la trilogie de béton de J.G. Ballard aux œuvres obsessionnelles de Philip K. Dick en passant par le roman culte *1984* de Georges Orwell — et continuent d'inspirer les auteurs et philosophes contemporains.

Qu'arriverait-il à l'homme si les machines faisaient loi ? Le romancier français Grégoire Courtois imagine une réponse qui relève littéralement du cauchemar surréaliste, où la technologie crée l'illusion de la connaissance, efface, au-delà des caractéristiques physiques, toute singularité, assure la reproduction de l'espèce humaine, manie le futur sur la foi de probabilités et de fluctuations boursières.

Rivés à leurs écrans, les agents veillent à la bonne marche d'un monde qui tourne sans eux. Reclus dans des box blindés, ils travaillent, surveillent sans les questionner les milliers de données qui s'affichent méthodiquement à l'écran, se consacrent aux seuls objectifs pour lesquels ils ont été élevés : conserver leur poste, au risque d'être tués ou, pire, jetés à la rue, là où règnent l'animalité, le désordre, l'inconnu.

Il y a Laszlo et Clara, les âmes artistes et curieuses, qui documentent, l'un à la caméra, l'autre sur son corps, le moindre changement, la peur et l'incompréhension. Il y a Théodore, condamné au déséquilibre après qu'un mystérieux calendrier lui ait suggéré l'inutilité de ses orteils. Il y a Solveig, qui, pour atteindre la perfection, a fait disparaître tous les poils de son corps, et doit

désormais composer avec les instincts bestiaux qui ont fait arrondir son ventre. Puis, il y a Hick, le petit nouveau, qui a osé questionner les machines et qui en comprend peu à peu les conséquences.

Ensemble, ils doivent résister aux assauts des autres guildes qui voudraient prendre de force leur étage et ainsi obtenir plus de crédits d'achat et plus de pouvoir. Dans ce monde où seule l'aliénation du travail permet d'éviter le chaos, la solidarité est une arme à double tranchant.

Interroger le futur pour mieux comprendre le présent exige beaucoup de courage, en particulier à une époque où les avancées technologiques progressent parfois plus vite que la pensée sociologique. Cela implique de remettre en doute la finalité de nos actes, de les projeter au-delà du bien commun actuel. Un courage qui fait trop souvent défaut à ceux qui prennent les décisions.

(…)

Commentaire publié dans la revue *Les Libraires*, décembre 2019, par François-Alexandre Bourbeau de la librairie Liber

Grégoire Courtois frappe un grand coup avec un nouveau roman de science-fiction riche en interprétations. Des agents vivent regroupés en factions ennemies. La machine leur dicte leur travail et les informe de l'état du monde extérieur. Car la machine est bonne, la machine est juste. Mais que font les agents, exactement ? Pourquoi ces guildes ? Et cette guerre qui se fomente, quand éclatera-t-elle enfin ? Digne héritier des maîtres du genre, *Les agents* est un roman dystopique, sans pour autant être apocalyptique. Si les agents isolés se préparent à livrer une lutte sans merci, le soleil brille pourtant toujours, l'économie est en parfaite santé et la vie continue. Bref, un roman-labyrinthe dense et adroitement décalé malgré son degré de fatalisme.

Les lois du ciel, Le Quartanier, 2016 (Folio Policier, 2018)

Les enfants de la classe de CP de l'école primaire de Claincy, dans l'Yonne, partent pour deux jours d'excursion en forêt. Aucun n'en reviendra.
Parents d'élèves et instituteurs sont à leurs côtés. Mais même les adultes ne peuvent rien face aux lois de la nature. Pour les enfants, le froid, la faim, l'obscurité, un simple grincement deviennent le terreau de l'imagination. Bientôt la terreur s'insinue au cœur de l'équipée. Les barrières entre le monde des contes et la réalité s'effritent, jusqu'à ce que l'impensable se produise.
Et ce n'est que le début de la fin.

Extraits de presse

Article publié sur *La Cause Littéraire*, février 2018, par Louisiane C. Dor

On aurait tort de s'attendre à un roman ésotérique sur le christianisme ou la spiritualité. C'est sur un air de « *Sa Majesté des mouches* » que Grégoire Courtois livre un roman tragi-comique aussi cynique qu'ingénieux.

C'est bientôt l'été, une dizaine d'élèves du cours préparatoire et leurs trois accompagnateurs font une sortie classe verte. C'est en forêt que la troupe atterrit, et, dès la première après-midi, quelque chose déjà laisse à penser que ce séjour va prendre une lugubre tournure. Tout aurait pu se dérouler normalement si l'un des jeunes enfants, Enzo, n'avait pas ce comportement dérangeant, ce regard. Ce regard, dont on ne sait trop déterminer s'il est celui d'un sociopathe ou simplement d'un enfant égaré, à qui l'on a trop peu – ou pas du tout – donné d'affection. Livrés à eux-mêmes en pleine forêt et en pleine nuit, les enfants sont traqués par Enzo, ainsi que par les ombres des arbres qui semblent leur courir après.

« Les cris des enfants qui appelaient leur maman avaient envahi tout l'espace, et faisaient tout trembler, ébranlaient jusqu'à la plus obtuse des consciences, bouleversaient quiconque en percevait la vibration, c'est-à-dire personne d'autre que vous, lecteur, qui en avez le privilège et la malédiction, de saisir en entier l'image odieuse d'une forêt, plongée dans la noirceur d'une nuit anodine, et de laquelle s'élèvent les appels au secours de ces enfants livrés à eux-mêmes, de ces enfants qui meurent, ou qui vont mourir, et pour le salut desquels vous ne pouvez rien. Voilà votre lot, et voilà le leur, des rôles tragiques qu'il conviendra à chacun de tenir du mieux qu'il pourra, jusqu'à la dernière page ».

Relaté dans un style aussi fluide que tranchant, Grégoire Courtois dresse la caricature d'un monde de haine et de frustration de l'égo. Dans ce monde, ce sont les enfants qui, à coup de pierres et de « c'est celui qui dit qui y est » nous rappellent comment nous, les grands, ferions bien de mieux nous tenir.

Article publié sur *Tête de lecture*, webzine littéraire, décembre 2016

Tout commence par un gentil séjour en forêt : Fred, l'instit, accompagné de deux mamans, emmène un groupe d'une douzaine de gamins pour trois jours dans une forêt du Morvan. Aucun n'a plus de sept ans. Pourtant, dès la page 10, le lecteur est prévenu : personne ne reviendra vivant de cette sortie. Mazette, ça va saigner !

Et en effet, le jeu de massacre ne tarde pas à commencer. L'élément déclencheur s'appelle Enzo, gamin incontrôlable, battu pas son père. Rien ne l'atteint et le sadisme est sa loi. Alors quand il fait éclater le crâne de Fred à coups de pierre, les autres sont un tantinet perturbés. Puis dans un univers inquiétant où tout adulte a disparu, tension et horreur se conjuguent.

(…)

Si on peut se réjouir que cruauté et noirceur psychologique soient aux manettes, c'est que l'auteur en fait une œuvre littéraire.

Grégoire Courtois travaille le discours avec une évidente maestria. Alors qu'on lit les tourments de Nathalie, l'une des mamans, on glisse subrepticement dans la tête d'un autre personnage, au fil de flux de pensées qui se chevauchent avec élégance. D'où un brouillage qui inclut tous les personnages dans une même peur, et surprend le lecteur. On est ensuite plongé au cœur de la souffrance, avec une complaisance qui contient des scènes de torture explicites et de mutilation chères au genre sus-cité.

« Ce n'est pas un moment. Ce que vous vivez ne se déroule pas dans le temps. La souffrance est un lieu, duquel vous ne savez pas si vous pourrez sortir. Vous ne possédez même pas l'espoir qui vous permettrait de souhaiter que tout s'achève plus vite. Plus vite n'existe pas, pas plus que le temps lui-même. Vous n'êtes pas assez vivant pour le mesurer. Vous vivez un présent perpétuel de douleur. »

Cette référence aux films d'horreur permet de dédouaner le roman d'un souci de vraisemblance : les morts s'enchaînent vite, très vite, c'est aussi une loi du genre.

L'auteur manipule ouvertement son lecteur. Il l'interpelle et souligne que le lecteur est au moins aussi coupable que l'écrivain puisqu'il lit. Qu'il n'y a pas d'écrivain pervers ou sadique sans lecteur aux mêmes tendances, que le plaisir de l'horreur ne se conçoit qu'à plusieurs, au moins deux. L'écrivain pourtant a un avantage puisqu'il est celui qui mène la danse, celui qui subjugue par sa narration et impose sa loi, *les lois du ciel*. D'Enzo à Grégoire Courtois il n'y a donc qu'un pas, comme un miroir qu'on promène au bord d'un chemin forestier.

Un livre qui dérange par les horreurs qu'il décrit explicitement mais aussi par ce qu'il suggère : la perversité des enfants. De quoi donc trembler et se réjouir, suprêmes plaisirs littéraires qu'il est bon de savourer en connaisseur.

Extraits vidéo

Chronique de Gérard Collard dans « Le magazine de la santé » sur *France 5*, mars 2018

Voir la vidéo (durée : 2 min)

Interview de Grégoire Courtois par Gérard Collard, à l'occasion de la dixième édition du salon international du livre de poche *Saint-Maur En Poche*, août 2018

Voir la vidéo (à partir de 2 min 45 secondes)

Suréquipée, Le Quartanier, 2015 (Folio SF, 2017)

Lorsque la BlackJag a été mise en vente, il était évident qu'elle allait révolutionner le marché de l'automobile. Constitué uniquement de matériaux organiques, qui en font pour ainsi dire une voiture vivante, ce nouveau modèle a tout pour plaire. Le prototype qui a servi aux séances de démonstration devant la presse est aujourd'hui revenu en atelier : son propriétaire a disparu ; peut-être la BlackJag a-t-elle gardé en mémoire des éléments qui permettront de le retrouver. Écoutons-la nous raconter son histoire.

Avec *Suréquipée*, son premier roman de science-fiction, Grégoire Courtois, à la suite de J. G. Ballard ou de Stephen King, s'empare avec brio du mythe moderne par excellence : la relation de l'homme à sa voiture.

Extraits de presse

Article publié sur le blog de la librairie Charybde 27, avril 2017

Ce texte de 2015 de Grégoire Courtois, d'abord publié aux excellentes éditions canadiennes Le Quartanier, avant d'être réédité en poche en 2017 chez Folio SF, constitue un exemple saisissant de ce que la science-fiction peut faire lorsqu'elle s'empare avec talent et avec ruse d'un motif fantastique moderne déjà fort rodé pour en extraire une approche directement en prise avec la société économique, industrielle et politique – et les fantasmes de consommation et de pouvoir qui l'habitent si profondément.

D'ici un petit siècle, voulant réaliser une percée concurrentielle décisive auprès des consommateurs toujours plus exigeants, un grand constructeur d'automobiles est parvenu à mettre au point, à grands coups patients d'ingénierie génétique avancée et de marketing pointu du comportement du consommateur, une voiture animale, assemblant avec ingéniosité et roublardise des éléments venus initialement de félins, d'aigles, de hiboux, de baleines,… et même de quelques cellules humaines triées sur le volet.

La virtuosité narrative réelle de Grégoire Courtois consiste à placer sous le feu de son projecteur ce qui arrive à une famille ordinaire confrontée à cette merveille de technologie, de sécurité et d'ego projeté vis-à-vis des autres, en construisant le récit entièrement du point de vue de la BlackJag, témoin capital dans une affaire inconnue de nous, mais qu'il s'agit bien d'élucider ici.

(…)

Ludique et sérieux à la fois, mais ne prenant à aucun moment la lectrice ou le lecteur en traître, Grégoire Courtois a su très habilement déjouer les attentes, manier les contre-emplois et les retournements avec brio – pour nous offrir une fiction qui traite, en 150 pages (dans l'édition Le Quartanier), au moins autant de langage et d'interprétation des signes, d'autonomie de pensée et de traduction – le choix d'un autre prénom, celui de « Jane », cher à l'Orson Scott Card de la quadrilogie *Ender*, semble difficilement pouvoir relever du hasard, et l'auteur a disséminé à des moments stratégiques suffisamment d'indices linguistiques ou syntaxiques

pour attiser notre curiosité -, que de désir sexuel et d'appétit financiaro-industriel – et qui donne férocement envie de découvrir ses autres réalisations.

Interview sur le site de l'éditeur Le Quartanier, août 2015, par Éric de Larochellière

Éric de Larochellière — Dans quelle mesure *Suréquipée* a été influencé par les romans ou films ayant la voiture comme protagoniste, par exemple *Christine* de King, ou comme figure essentielle (*Crash* de Ballard puis Cronenberg ; *Cosmopolis* de DeLillo, aussi adapté par Cronenberg…) ?

Grégoire Courtois — *Suréquipée* pose notamment la question de l'importance culturelle de l'automobile, des liens passionnels extravagants que les utilisateurs entretiennent avec ce véhicule alors qu'il ne s'agit de rien d'autre finalement que d'un objet qui nous sert à nous déplacer d'un point à un autre. Pourquoi projetons-nous plus que ça dans nos voitures ? C'est une question que je ne suis pas le premier à poser, et bien sûr *Christine* de King fait partie de ces livres qui, tout en ne m'ayant pas influencé, ont joué le rôle d'anges bienveillants tout au long de l'écriture de *Suréquipée*. L'un de mes personnages (humains) s'appelle d'ailleurs Christine et je me suis amusé à le rendre jaloux, mais le clin d'œil ne va pas plus loin. Dans le roman, j'ai plutôt cherché à explorer des pistes que King ou Ballard n'avaient pas empruntées et à laisser de côté les thèmes qu'ils avaient si parfaitement traités. Pour *Cosmopolis*, la voiture est plus secondaire en ce sens qu'elle fait surtout office de cocon-forteresse et moins d'objet de passion. Mais c'est amusant que tu évoques ce livre, car avant même de l'avoir lu, j'ai écrit une pièce de théâtre, *La valeur*, qui entretient des rapports de parenté évidents avec lui. J'étais dans une phase obsessionnelle liée aux véhicules, et la limousine blindée pleine de gens très riches me paraissait être un beau postulat théâtral.

Pour en revenir au sujet, là où tous les écrivains qui se sont penchés sur la voiture se retrouvent, c'est dans cette énigme culturelle moderne qui veut que la voiture soit devenue un objet de désir avec toutes les connotations que cela comporte. On n'a pas fini de s'interroger sur cette réalité, qui en dit beaucoup sur nos sociétés. J'aime bien me référer à Guy Debord pour qualifier la voiture, dont la forme, la taille, les accessoires correspondent à ce qu'il appelait des instruments de séparation. La voiture individuelle est un objet qui peut accueillir un noyau familial, papa et maman à l'avant, les enfants à l'arrière, et dont la fonction primaire est de les séparer du reste de la société. La fonction primaire d'une voiture n'est pas de transporter des passagers : pour ça, le bus, le train, le vélo sont bien souvent plus adaptés, plus économiques, si on se place d'un point de vue purement pragmatique. Les instruments de séparation décrits par Debord sont des outils technologiques qui modèlent la civilisation selon un agenda qui obéit aux préceptes d'une philosophie politique donnée, ici l'idée qu'un citoyen isolé est un citoyen plus facile à manipuler. Le fait de voir apparaître aujourd'hui des écrans de télévision sur les sièges arrière des voitures de manière à créer des séparations au sein même du noyau familial est en quelque sorte l'accomplissement de ce processus. Et je ne parle pas des tablettes et autres smartphones avec écouteurs qui réalisent intégralement la prophétie de Debord en retirant le citoyen du monde, même quand il marche à pied, même quand il est dans les transports en commun.

Mais qu'on ne se méprenne pas : personne n'a imaginé ce plan et décidé de la fabrication de ces objets. C'est simplement l'onde de choc technologique d'une philosophie qui a triomphé après la Seconde Guerre mondiale. Je ne sais pas ce qui se serait passé si l'URSS avait gagné la guerre froide, mais j'aime à penser que le monde entier aurait des moyens de locomotion collectifs, et que la voiture serait abandonnée car contraire à la philosophie collectiviste qui guide le

communisme. Dans cette uchronie, nul doute que des romanciers s'attaqueraient eux aussi à cette hégémonie, à l'étrange passion des populations pour les trains et à l'horreur que tout cela leur inspirerait.

Éric de Larochellière — *Suréquipée* tient de la fable technologique, de la dystopie et du cauchemar surréaliste, mais l'humour qu'on trouvait dans *Révolution* (2011), qui relevait du slapstick, de la satire, de l'hyperbole et du comique de situation, est ici absent. L'humour est là, mais de façon plus structurelle et conceptuelle. En fait, ces deux livres ont a priori très peu en commun. Chacun de tes romans (j'ai en tête les prochains aussi) se réinvente stylistiquement, narrativement ; tu es à l'opposé de ces écrivains qui, de livre en livre, creusent un style, un même univers.

Grégoire Courtois — Depuis la sortie de *Suréquipée*, des lecteurs me font des compliments sur le style du roman, sur le fait que ce soit « bien écrit », mais étrangement, je n'arrive pas à les prendre pour moi parce que j'ai vraiment la sensation que ça n'est pas moi qui écris mais bien cette voiture qui s'exprime. S'il y a quelqu'un à féliciter, c'est elle. Plus sérieusement, chacun de mes projets porte sa voix propre et aucune n'est la mienne. Mon rôle, c'est de retranscrire le plus fidèlement possible cette voix qui me paraît sonner le plus juste. Au-delà même du principe du narrateur, je m'attache à ce que chacun de mes textes soit cohérent avec son sujet, qu'il ait une tonalité crédible et, pour cela, je mets en place des dispositifs grammaticaux et lexicaux spécifiques. À partir du moment où j'ai trouvé ces dispositifs, l'écriture se débloque très vite, parce que le texte possède son outil, son moteur disons, et qu'il suffit dès lors de le mettre en marche pour avancer. A contrario, je ne me préoccupe pas d'avoir un style qui me soit propre ; qu'on puisse me reconnaître ou aimer me retrouver livre après livre n'entre pas en ligne de compte dans la construction de mes romans, ce qui d'ailleurs déstabilise les lecteurs qui me suivent. Il n'y a pas ou peu de personnes qui aiment tout ce que je fais. Certains ont découvert mon travail par l'intermédiaire du théâtre et ne retrouvent pas dans mes romans la prose épique que j'aime y insuffler. Quant aux lecteurs qui ont bien ri en lisant *Révolution*, il a fallu les prévenir que *Suréquipée* risquait de les refroidir sérieusement.

Maintenant, pour ce qui est de l'humour en général, je pense qu'on peut en trouver dans tous mes textes, mais effectivement *Révolution* a un statut particulier. Je l'ai originellement publié sous forme de feuilleton – un épisode par jour – et faire rire mes lecteurs quotidiens faisait partie du cahier des charges. Chaque matin, je savais qu'il fallait que je trouve une blague vraiment drôle autour de laquelle j'allais construire l'épisode. C'était ça, le dispositif, et ce n'est qu'au fur et à mesure de l'écriture, épisode après épisode, que les autres enjeux de ce roman se sont imposés et que j'ai décidé de les explorer. J'ai développé au cours des années un certain nombre de projets purement potaches, de parodies ou de détournement, et j'aime beaucoup y travailler, mais quand il s'agit d'être sérieux, ou radical, ça me plaît aussi et je ne me sens jamais obligé d'ajouter de l'humour si ça n'est pas nécessaire.

Pour finir sur ce thème, je voudrais aussi préciser que je ne théorise pas vraiment cette propension à changer de registre ; elle n'est pas non plus volontaire. Je ne me force pas à faire chaque fois quelque chose de différent, je me contente de ne rien m'interdire. La seule question importante pour moi quand je commence un roman, c'est : « Est-ce que ce projet et ce qu'il signifie me tiennent suffisamment à cœur pour que je passe au minimum un an à le réaliser ? » Si la réponse est oui, peu importe si je perds des lecteurs, j'aurai fait ce que j'avais à faire et je les retrouverai la prochaine fois.

(…)

Extrait vidéo

Podcast « Le temps des librairies » sur *France Culture*, septembre 2015, par Christophe Ono-dit-Biot

Aujourd'hui Anne-Isabelle Tremblay de la Librairie du Québec à Paris, nous présente un roman de Science-fiction : *Suréquipée*, de Grégoire Courtois.

Écouter l'émission (durée : 4 min)

Révolution, Le Quartanier, 2011

« Une heure plus tard, à la terrasse du Kelmann, pas loin du métro Hôtel-de-Ville, le cœur était à la révolte, les idées à la rébellion et les diabolos à la fraise. »

Dans un esprit proche du feuilleton, mais d'un feuilleton au comique acide où se dérèglent finement les rouages narratifs, *Révolution* raconte l'épopée insurrectionnelle bancale d'un groupe d'amis à Paris, jeunes bourgeois en apparence inoffensifs, plus doués pour les cocktails de psychotropes que pour les Molotov. Au lendemain d'une fête épique visant à fomenter le soulèvement, ils se réveillent à demi nus, victimes d'un trou noir qui a effacé l'ensemble de la soirée, parmi les déchets, les cadavres de grands crus et les fringues griffées. Nos camarades guérilleros n'en iront pas moins de l'avant, non sans avoir raffermi leur détermination par un bain de soleil stratégique autour de la piscine. N'empêche, ce serait bien de savoir qui leur a laissé sur un bout de nappe ce message du futur.

Extraits de presse

Article publié dans *La Presse*, novembre 2011, par Mario Cloutier

Le romancier français décrit les actions d'un groupe de jeunes Parisiens BCBG, néanmoins indignés, qui veulent effectuer un coup d'éclat, changer les choses, faire sauter la baraque. On le comprend très vite, leur révolution n'a rien de clair, mais elle a le charme de leur jeunesse. En outre, elle procède d'un désir véritable de sortir de l'individualisme ambiant, d'abandonner l'indifférence pour agir.

Comme le romancier, on serait tentés de s'esclaffer devant l'éveil fulgurant de ces petits bourgeois égocentriques et superficiels. Mais comme ce Courtois qui porte bien son nom, on se prend de tendresse pour leur humanité émergente.

L'écriture brillante, drôle et incisive nous y amène avec intelligence. La dure réalité de la jungle moderne nous rattrape à la fin de ce roman à l'emporte-pièce, mais Grégoire Courtois aura réussi à dresser un tableau saisissant de notre époque et de ses désespérants culs-de-sac émotifs. Sourire en coin ! Et tout ça, sans parler du lien ténu, mais réel, avec une certaine actualité.

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté
25, rue Gambetta
25000 Besançon

Tél. 03 81 82 04 40

• Géraldine Faivre, cheffe de projet Vie littéraire – Les Petites Fugues
g.faivre@livre-bourgognefranchecomte.fr

• Nicolas Bigaillon, assistant Vie littéraire – Les Petites Fugues
n.bigaillon@livre-bourgognefranchecomte.fr

• Marion Clamens, directrice
m.clamens@livre-bourgognefranchecomte.fr

Site Internet : livre-bourgognefranchecomte.fr
Site Internet du festival : lespetitesfugues.fr

Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté